

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Mère Marie de l'Incarnation ou La maman désincarnée**  
Daniel Gagnon, *Rendez-moi ma mère!* (Lettres de Claude Martin à sa mère, Marie de l'Incarnation), Montréal, Leméac, 1994, 178 p., 18,95 \$.

Julie Sergent

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)  
Productions Valmont

ISSN  
0382-084X (print)  
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (1995). Review of [Mère Marie de l'Incarnation ou La maman désincarnée / Daniel Gagnon, *Rendez-moi ma mère!* (Lettres de Claude Martin à sa mère, Marie de l'Incarnation), Montréal, Leméac, 1994, 178 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 25–25.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Mère Marie de l'Incarnation ou La maman désincarnée

À travers la reconstitution des lettres de Claude Martin à sa mère, Marie de l'Incarnation, l'écrivain Daniel Gagnon montre une face cruelle de celle qui fut la fondatrice du premier couvent d'ursulines.



ROMAN  
Julie Sergent

**L**ES ANGES DANS LES CIEUX, et certains mortels sans doute, n'apprécieraient pas que l'on compare un livre sur mère Marie de l'Incarnation à un roman d'épouvante. N'empêche qu'on lit le portrait qu'en dresse Daniel Gagnon dans *Rendez-moi ma mère!* avec le même genre de fascination que l'on peut avoir pour un monstre.

Comment les voix intérieures d'un individu peuvent-elles dominer sa vie entière, lui dictant des actes que le commun des mortels ne s'explique pas? Pire, comment la douleur causée par ces actes ne semble avoir aucun effet dissuasif sur celui qui s'en rend coupable?

C'est ce que l'on se demande avec Claude Martin à travers la soixantaine de lettres (reconstituées par Daniel Gagnon avec fidélité aux faits historiques) qu'il adresse à sa mère, depuis l'âge de onze ans, en 1630, jusqu'en 1641, alors qu'il s'apprête à entrer à l'abbaye de Vendôme (il mourra, en 1696, à l'abbaye de Marmoutier).

Car Marie Guyard a fait son entrée dans la sainteté en accomplissant simultanément deux actes qui, dans l'esprit d'à peu près quiconque de nos jours, bien sûr, mais peut-être même pour un bon nombre de gens de l'époque, tiennent presque de l'inconcevable.

Le 12 octobre 1630, son fils unique étant déjà orphelin de père, elle l'abandonne aux soins d'autres membres de la famille et, sans même un dernier baiser, part s'enfermer au cloître.

«Rendez-moi ma mère!» va hurler l'enfant, accroché aux grilles du monastère de la Petite Bourdaisière, mais celle-là, tout entière vouée, désormais, à la volonté de Dieu, ne répond plus. Il faudra attendre huit ans pour que le garçon ait un entretien seul avec sa mère, hors du cloître, auquel moment elle lui annoncera qu'elle l'abandonne une

seconde fois, pour aller en Nouvelle-France. Il pourra bien crier encore toute la nuit, ou toute la vie, se laisser mourir de faim, devenir clochard, voleur, il pourra bien tuer même. Jamais la mère ne se laissera émouvoir par les appels à l'amour de son enfant. Pire, parce qu'elle espère le voir suivre, comme elle, la voie divine, elle applaudit à chaque étape de son chemin de croix.

*Je consacre mes journées à chercher dans les détritux et les charniers de quoi manger, avec les chiens et les rats. Je mange des fruits gâtés, du pain sec, des morceaux de viande pourrie.*

[...] *Mère, vous m'avez laissé bien vivant dans cette misère noire, contente de me voir vivre dans les pires difficultés, et vous m'en souhaitez de plus terribles encore pour ma sanctification et pour le bon plaisir de votre cruel et divin Amant. Merci.* (p. 119-120)

Les lettres sont un genre bien ingrat de la littérature, et il faut souvent des trésors de patience pour y rester accroché. Surtout quand, comme c'est le cas ici, il n'y a toujours qu'un signataire, adressant toujours les mêmes litanies désespérées à la même destinataire. Mais ce serait sans compter la prose de Daniel Gagnon, alternant entre l'hymne à l'aimé disparu (comme on pouvait en voir un fabuleux exemple dans *La fée calcinée*, 1987) et l'expression du plus profond désespoir.

C'est déchirant de suivre le fils à travers une décennie où il se meurt à petit feu; c'est fascinant, aussi, de découvrir, d'une lettre à l'autre, ce qu'il aura trouvé comme cri cette fois pour rappeler à lui sa sainte et dure (d'oreille, à tout le moins) de mère.

<sup>1</sup> Le mot est de Daniel Gagnon.

**GAGNON**

RENDEZ-MOI  
MA MÈRE!



Daniel Gagnon